

D'UN MOIS À L'AUTRE

Le temps des "sucres" approche. Mais cela, à la vérité, n'émeut plus guère nos populations rurales. Il est vrai qu'à la campagne comme à la ville l'on se lasse de tout : tout passe, tout lasse, tout casse. C'est pourquoi s'en vont à vau l'eau nos plus jolies traditions. L'on fait encore, aujourd'hui, des parties de sucre, mais la poésie d'antan y est absente depuis longtemps. Fini le pittoresque des bonnes vieilles cabanes à sucre. Elles ont fait place à de confortables et riches fabriques que l'on ne fréquente plus qu'au stricte point de vue industrie. Mais c'est le progrès et, comme le dit quelque part Henri Bordeaux : "On ne peut pas empêcher les gens d'inventer. Et quand ils inventent d'un côté, ils détruisent de l'autre. C'est la loi."

N'importe, l'industrie du sucre d'érable n'en reste pas moins, chez nous, l'une de nos plus caractéristiques industries et, nous ajouterons, parmi les plus rémunératrices. On l'a même rendu plus payante en la modernisant et, partant, en lui enlevant le plus fort de son côté pittoresque. Alors, tant mieux. Cela nous console évidemment de la disparition de maintes traditions.

Donc, nous approchons du "temps des sucres". Les derniers jours de doux temps ont hâté cette saison, nous assurent les vieux qui font, sous ce rapport, des prédictions étonnamment justes. En effet, ils prévoient déjà que si le temps doux se maintient quelque peu comme il est depuis le commencement de mars, l'entaillage des érables pourra se faire dans quelques jours. D'ailleurs, dans les districts "sucriers", l'on a commencé les préparatifs préliminaires, sinon immédiats. La neige a baissé et plusieurs fermiers qui possèdent de grandes érablières, notamment dans la Beauce, ont déjà promené, en de réguliers vas et vients, les gros traîneaux doubles qui tracent vers l'érablière et la cabane un chemin praticable. Ce sera autant de fait quand viendra le temps de chausser la raquette et de courir d'érable en érable pour l'entaillage.

On nous assure que cette année, les cultivateurs possesseurs d'érablières se proposent d'intensifier la production. Tant mieux. Maintenant qu'ils sont organisés, ils désirent aussi ne mettre sur le marché qu'un produit de parfaite qualité. Le procédé de cuisson est maintenant tout à fait moderne, et, même dans les plus pauvres sucreries, l'on tient à n'employer que des appareils dernier cri, tout cela dans le but d'obtenir de l'érablière la plus grande production rémunératrice possible.

Vive donc toujours le "temps des sucres" !

*
* *

Comme l'on sait, l'on est à faire des instances auprès du gouvernement central pour obtenir un octroi spécial

qui aiderait à réparer nos vieilles fortifications de Québec. L'on a pu obtenir une somme de \$100,000 pour les réparations nécessaires à la citadelle, mais quant à ce qui regarde les fortifs québécois, cela ne semble pas marcher tout seul. L'on a suggéré, presque en définitive, de confier leur garde et leur conservation à la Commission des Champs de Bataille Nationaux. Ce serait à la vérité une heureuse solution si cependant la Commission avait l'argent nécessaire. Toujours est-il que l'on commence assez mal à réaliser cette suggestion puisque au lieu de se mettre en frais de réparer l'on s'est mis à aider le temps à démolir.

Le fait est que pour permettre l'agrandissement du Théâtre de la Porte Saint-Jean, des ouvriers viennent de commencer la démolition de la partie la plus historique peut-être de nos vieux murs d'enceinte, celle qui avoisine la Porte Saint-Jean. Interrompue la pittoresque promenade projetée par Lord Grey autour du vieux Québec en longeant le sommet des remparts ! ... Comment franchir la brèche que le pic démolisseur est à pratiquer ?

Québec, doit-on redire sans cesse, afin que nous ne le perdions jamais de vue, est la seule ville en Amérique qui ait des ruines ; c'est un honneur qu'il est de notre devoir et de nos intérêts de garder. Québec est également la seule ville en Amérique qui ait un caractère militaire. Son site en entier, en effet, est parsemé de ces ruines éloquentes et des traces encore visibles de cette lutte héroïque et acharnée qui signala la naissance de la suprématie anglaise dans le Nouveau-Monde, et cette lutte non moins rude qui en 1775-76 nous fit réprouver le régime républicain que nous proposaient nos voisins. Combats et batailles, embuscades, luttes et embûches, qui peut plus que nos remparts nous en redire les glorieuses péripéties, le brillant passé et sa mélancolique décadence ? Voilà pourquoi ceux qui ambitionnent d'autres splendeurs québécoises que la somptuosité des restaurants grecs ou chinois désirent ardemment la conservation intacte de ce trésor unique que constituent les vieilles pierres de nos fortifications. Faut-il le redire ? Québec n'aura de l'attrait pour le touriste étranger qu'à cette condition : tant que notre ville conservera ce caractère que décrivait en quelques mots, le savant professeur anglais Stillman qui visitait notre ville en 1819 et qui disait d'elle : "... forteresse remarquable qui élève son front superbe et se cambre avec dignité et fierté dans sa robe de pierre. Elle a conservé un air des temps chevaleresques ; elle a soutenu des sièges ; elle a reçu son baptême de feu."

Nos fortifications nous racontent tout cela. Alors, conservons à Québec sa belle robe baptismale faite de vieilles pierres.